L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 5 MARS 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
MARDI, 5 MARS 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par Paul & Gurley, à la Bourse des Encanteurs, propriétés de valeur dans les deuxième et troisième districts.

Par Bayne & Onorato, propriété située dans le septième district.

Par Stephen J. Derbès, au No 51 rue des Ursulines, le contenu d'un magasin de chaussures.

Par P. Ad. Fortier, constable, au No 38 Sud Front, une machine à gazer et nettoyeur de café, un vieux stove et une vieille armoire.

Par Wm Nelson, constable, au coin des rues Troisième et St-Denis, le contenu d'un magasin de groceries.

L'avenir industriel de la Nouvelle-Orléans.

Rien de tel que l'étranger qui a beaucoup voyagé et beaucoup observé, pour vous signaler, à coup sûr, après un court séjour dans une ville, les défauts qu'elle peut avoir ou les avantages dont elle jouit, bien souvent, sans s'en douter elle-même.

Incroyable, le nombre de conversations qui se sont engagées, ici, pendant le Carnaval, dans les rues, dans les cafés, dans les restaurants, dans les théâtres, dans les hôtels, dans les maisons particulières, sur l'avenir commercial et industriel de la Nouvelle Orléans.

Il n'est pas un voyageur qui ne soit frappé de la merveilleuse situation de notre métropole, au point de vue du commerce de transit. Assise sur un des plus grands fleuves du globe, elle sert d'intermédiaire entre ce vaste grenier que l'on appelle l'Ouest et l'Europe, d'un côté; l'Amérique du Sud, de l'autre. L'étranger qui connaît sa géographie sur le bout du doigt, reste stupéfait, en voyant à peu près désert un port comme le nôtre, qui devrait être encombré de vapeurs de toute provenance et de toute dimension.

C'est bien autre chose encore quand il s'occupe de la question industrielle. Comment nos levées ne sont-elles pas, depuis longtemps déjà, couvertes de manufactures de toute sorte? N'avons-nous pas sur les rives mêmes du fleuve, de quoi établir des fabriques par centaines? Celles que nous y avons déjà fondées ne sont-elles pas en pleine prospérité?

Voyez les deux usines centrales qui s'élèvent près de la rue du Canal. Où travaille-t-on la matière saccharine mieux et à meilleur marché? Qu'avons-nous besoin des raffineurs du Nord-Est? Ne faisons-nous pas de meilleure besogne qu'eux et à moins de frais? N'avons-nous pas sous la main la matière première?

En ce qui concerne le coton, ne devrions-nous pas être la ville manufacturière par excellence? Ne recevons-nous pas, tous les ans, par millions, des balles de ce précieux textile? N'en sommes-nous pas le grand port d'exportation? Pourquoi n'en gardons-nous pas au moins une bonne partie pour le manufacturer nous-mêmes?

Nous recevons, à chaque instant, de magnifiques bois provenant des pays tropicaux. Pourquoi ne les exploitons-nous pas dans nos manufactures? Une grande partie des peaux et des laines du Texas passent par notre port. Pourquoi ne les travaillons-nous pas sur place, au lieu de les envoyer au nord ou à l'étranger?

Au reste, nous avons fait, au point de vue industriel, des progrès relativement gigantesques, depuis 1870. Nos fabriques se sont élevées du chiffre de 554 à 2,152. En 1870, nous comptions tout au plus 4,411 ouvriers de manufactures; nous en avions en 1890 23,504, et la valeur de nos fabrications a monté de $8,450,000 à $42,770,000. C'est enorme; et l'on peut ajouter que, sans la crise financière qui a paralysé tout le monde économique, les chiffres auraient presque doublé.

Les étrangers ont donc raison, quand ils prédisent à notre ville un magnifique avenir industriel.

Succession à un trône.

Il est question en ce moment, dans les cercles politiques de Vienne, d'un projet attribué à l'empereur François Joseph et concernant la succession au trône de Habsbourg. Il ne s'agirait de rien moins que de modifier la Pragmatique Sanction établie par Charles VI. En vertu de cette loi et par suite de la mort de l'archiduc Rodolphe, la couronne doit passer, en cas de mort de l'Empereur actuel, à son frère l'archiduc Charles-Louis, qui a trois fils. Or, on prête à François-Joseph l'intention de changer l'ordre de succession en faveur du fils, âgé de quelques mois seulement, de sa plus jeune fille l'archiduchesse Valérie, femme de l'archiduc François-Salvator.

Sans nul doute, les Parlements de Vienne et de Buda-Pesth donneraient facilement leur consentement à cette modification de la Pragmatique Sanction. L'obstacle peut résider dans les lois de famille de la maison de Habsbourg, que personne ne connaît dans le public. On ignore s'il appartient à un conseil de famille de se prononcer dans des questions de cette nature, ou si l'Empereur peut, comme maître absolu de sa famille, changer l'ordre de succession.

On croit que François-Joseph garderait ce coup de théâtre pour le cinquantième anniversaire de son règne, c'est-à-dire pour l'année 1898.

Le mouvement séparatiste en Allemagne.

Il se produit, en ce moment, en Allemagne, un mouvement bien intéressant à étudier. L'Empire traverse une crise qui ne manque pas de gravité.

L'enthousiasme justement provoqué par l'œuvre grandiose de M. de Bismarck, une fois passé, les Allemands ont recouvré leur sang-froid; ils sont rentrés en eux-mêmes; ils se sont demandé où ils en étaient, où on les avait conduits, ce que l'on avait fait d'eux. Ils avaient voulu édifier une Allemagne—ce qui était leur droit et leur devoir; ils s'étaient même bravement battus pour cela. La forme de gouvernement leur importait peu. C'était l'Allemagne qu'il leur fallait.

Que leur a-t-on donné à la place? Une Prusse agrandie, envahissante, dominatrice, despotique. Ils avaient rêvé une grande et belle Confédération germanique; ils n'ont obtenu qu'une prussification de l'Allemagne. De là, leurs mécontentements et leurs protestations; de là, le mouvement séparatiste qui s'accentue tous les jours davantage, et peut devenir inquiétant pour cette forte race qui, après tout, a son caractère personnel bien tranché, qui a été un facteur puissant et fécond dans la civilisation moderne et a droit de revendiquer une des premières places dans l'Ancien Monde.

Nous ne concevons pas plus l'Europe sans l'Allemagne que sans la France. Ce sont, en définitive, deux peuples faits, non pas pour s'entretuer et se ruiner l'un l'autre, mais pour s'entendre et fraterniser. Nous n'aimons pas plus la marche sur Berlin de Napoléon Ier que la marche sur Paris de M. de Bismarck.

Mais encore faudrait-il que l'Allemagne que l'on a voulu créer, ne fût pas une Allemagne faux teint; que ce ne fût pas, en réalité, un Prussien caché sous la peau du Germain; que ce ne fût pas, enfin, la confiscation, l'absorption de toute une race par la plus rapace des familles princières, et nous concevons que les Allemands du sud et de l'ouest ne veuillent pas se laisser dévorer ainsi et abdiquer toute espèce d'autonomie.

Que l'on donne à l'Allemagne ce qu'on lui a promis et ce qu'elle attendait: à savoir, une puissante et solide confédération ayant à sa tête une sorte de président perpétuel et couronné, puisque c'est la forme de gouvernement qu'elle préfère, comme c'est son droit, et tout ira pour le mieux. Tant qu'il y aura, de la part de la Prusse, prétention à absorber les autres Etats, il y aura mésentente et trouble dans l'Allemagne. Les discussions qui ont eu lieu récemment au Reichstag et dans la Presse des différents Etats du sud et de l'ouest, en sont la preuve évidente. Nous sommes latins et c'est en cette qualité que nous désirons voir les Germains occuper au soleil toute la place qui leur revient. De nos jours, il n'y a plus d'inimitiés de races; il n'y a que des luttes d'ambitions personnelles ou de familles, dans lesquelles, à parler franchement, les différences de nationalités n'ont rien à voir.

Le Vote de la Prime.

Nos planteurs et nos fabricants de sucre l'ont décidément emporté, au Congrès, à la Chambre comme au Sénat. Une grande injustice est réparée, un grand désastre évité, une grande victoire remportée. L'industrie sucrière touchera la prime qui lui revenait de droit pour l'année 1894-95. La somme n'est pas aussi forte qu'elle eut dû l'être. De deux cents la livre elle a été réduite à huit dixièmes de cent. Néanmoins, il faut féliciter sincèrement nos campagnes de ce demi-succès auquel presque personne ne croyait plus. La Chambre avait manifesté tant de mauvais vouloir à notre égard!

Il était si difficile de l'amener à se déjuger, à déclarer qu'elle avait commis une lourde faute, une injustice grossière, presqu'un vol; car son vote de dimanche signifie tout cela. Mais que de peine il a fallu se donner pour arriver là, que de temps et d'argent dépensés, que de démarches faites là-bas, à Washington, soit auprès des membres du Sénat, soit auprès des membres de la Chambre, soit auprès de l'autorité exécutive, représentée par MM. Cleveland et Carlisle! Jusqu'à notre gouverneur lui-même qui s'était cru obligé d'abandonner son poste et d'aller à Washington se transformer en humble solliciteur, en faveur de ses administrés menacés de ruine. Que de délégations l'y ont précédé, accompagné ou suivi! Que de missives ont été envoyées à l'Est, à l'Ouest, au Nord, au Sud, sur toute l'étendue de l'Union, en un mot, pour gagner des partisans à une cause que nous considérions tous comme sacrée. On évalue le chiffre de ces missives à plus de trente mille. On avait pour le succès de l'œuvre créé toute une administration à la Nouvelle-Orléans.

La lutte à Washington a été splendide, au dire même des ennemis de l'industrie sucrière, de ceux qui ont voté contre elle. On ne saurait assez remercier et féliciter ceux qui ont été les principaux acteurs dans ce drame parlementaire, les plus puissants facteurs de ce succès. Ce n'est pas seulement un acte de bonne politique, c'est aussi une bonne œuvre et une œuvre honnête.

Seulement, il ne faut pas croire que la prime puisse être payée immédiatement. Le crédit étant affecté nécessairement à l'exercice de 1895-96, elle ne sera soldée qu'après le 1er juillet de cette année; mais ce retard est de peu d'importance. C'est déjà beaucoup que le paiement soit assuré, que les planteurs aient la perspective de pouvoir payer les dettes qu'ils avaient contractées sur la foi de cette prime qui leur servait de gage.

CONVERSION DE M. VALABRÈGUE.

En l'année 1845, Lacordaire laissait tomber ces paroles du haut de la chaire de Notre-Dame de Paris:

"Le peuple juif a été l'historien, le jurisconsulte, le sage, le poète de l'humanité....

"Il vit encore; il vit partout. Déshérité de son sol, il a cherché dans le commerce cette richesse mobile qui se cache plus vite que la persécution ne se montre, et nous voyons les rois, tributaires de son activité, recourir sans honte, pour l'accomplissement de leurs desseins et l'agrandissement de leur gloire, à la bourse vénérée de quelque Hébreu."

Cinquante ans plus tard, en 1895, le R. P. Monsabré, également fils de Saint-Dominique, s'écriait dans la chapelle de son ordre, en des termes qui ne sauraient ni viser, ni atteindre la famille israélite aussi respectable que la famille chrétienne:

"Ce qui nous reste de ce peuple, c'est le juif charnel, grossier interprète des promesses divines, attaché à l'écorce de la loi, contempteur de la grâce, meurtrier de Celui qui l'a apportée au monde, enveloppé de la malédiction de Dieu et en proie à tous les vices qui furent l'opprobre de l'ancien Israël et lui attirèrent tant de maux. Autrefois, il rêvait richesses, honneurs, empire du monde.... Ses malheurs et sa dispersion ne l'ont pas corrigé de ses vues ambitieuses. Il rêve encore aujourd'hui l'universelle domination, et, ne pouvant l'obtenir par de glorieuses conquêtes, il espère y arriver par la ruse, le vol, l'exaction, le pouvoir de l'argent.

"Voudrait-on le détruire? On n'en viendra pas à bout. Dieu s'est réservé cette exécution pour un miracle final. C'est lui, lui seul, qui détruira le juif charnel, sa cupidité, sa haine, son aveuglement, pour le faire revivre, suivant la parole de l'apôtre saint Paul, spirituel, en son Eglise."

Et voici qu'un juif se lève, au milieu du choc des idées surexcitées par la plume enfiévrée de M. Drumont, affirmant ce Paris gouailleur dont il fut bien connu lui-même pour avoir maintes fois secoué les grelots de la folie en diverses œuvres exhilarantes, apportant au monde catholique et judaïque une éclatante conversion, conforme à la prédiction et aux vues de l'orateur sacré.

A toutes les vitrines des libraires, apparaîtra bientôt la *Philosophie du XXe siècle*, dont le premier exemplaire, avec dédicace, a déjà pris le chemin du Saint-Siège, adressé par l'auteur à S. Em. le cardinal Rampolla.

Qu'en pensera-t-on à Rome et à Paris? Qu'en éprouvera la synagogue?

"Le même siècle qui a vu un homme de génie, son plus grand écrivain, sortir de l'Evangile et s'écrier: "*Jésus n'est pas le fils de Dieu!*" ce même siècle voit un juif ou ingénieur ou vaudevilliste, entrer dans ce même Evangile et s'écrier: "*Jésus est le fils de Dieu!*"

"L'œuvre de Jésus est un Triptyque immense, déployé par lui le long de l'humanité. Sur une face est écrit: *Religion*, et c'est le passé. Sur la face du milieu, maintenant visible, est écrit: *Philosophie*, et c'est le présent. Sur la troisième et dernière face est écrit ce mot: *Science*, et c'est l'avenir.

"Le XIXe siècle fut un siècle d'entr'acte."

Telle est la profession de foi, inscrite en tête d'un des chapitres, par le nouveau converti, s'inscrivant ainsi en faux contre les sombres pronostics de M. Brunetière sur la banqueroute de la science.

Celui qui l'a conçue et écrite, c'est le joyeux auteur de *Durand et Durand*, du *Bonheur conjugal* et des *Ménages parisiens*, qui jadis exalta le rire des spectateurs du Gymnase et du Palais Royal, Albin Valabrègue.

Que Thespis s'en voile la face! Comment advint-il que cet amuseur de la foule aux lazzis gaulois, aux quiproquos abracadabrants, se soit transformé si vite en moraliste, pour revêtir la robe du néophyte?

Les uns diront: effet du hasard; les autres: effet providentiel.

En dépit de sa gaieté scénique, Valabrègue, qui a défriché la quarantaine, est un sombre et un triste. A travers ses fusées d'esprit paradoxal, on découvre le penseur, le fouilleur d'idées au bagage érudit. Nous aimions à converser en sa compagnie. Un jour qu'il se plaisantait lui-même sur un récent insuccès de théâtre, tour à tour il s'affligeait des violentes polémiques suscitées contre sa race.

"Pour vous consoler, lui dis-je, lisez la quarante et unième conférence du Père Lacordaire, retraçant d'une façon géniale le rôle, la mission et les destinées d'Israël." Huit jours après, Valabrègue avait dévoré les quatre volumes des "Conférences à Notre-Dame" et, me contant son ravissement, ajoutait: "Ma jouissance aurait encore été plus grande, si j'eusse été chrétien."

Quelques mois écoulés, une leçon aux allures mystiques, prononcée publiquement à Marseille, marquait son premier pas sur le chemin de Damas. Abandonnant le théâtre, il étudiait les Pères de l'Eglise moderne. Lecteur assidu de la Revue thomiste, scrutant les Ecritures et l'édition du Nouveau Testament de l'abbé Glaire, la seule traduction approuvée par la curie, il a mis le dernier sceau à son évolution par la "Philosophie du XXe siècle", œuvre de bonne foi, où il traite les idées passionnantes du jour, question sociale, conscience nouvelle, morale spiritualiste, collectivisme et éducation, prenant corps à corps les doctrines de M. Guede et de la nouvelle Université.

Pour lui, le Messie est venu: sa formule définitive est "*synthèse en Jésus-Christ*" par le mépris des richesses et des récompenses terrestres, par la charité non plus codifiée, mais spontanée, et par la solidarité fondant toutes les races en un seul bloc.

"Israël", dit-il, "sept siècles avant Jésus, a proclamé qu'un jour le bonheur humain consisterait dans la vie spirituelle."

Comme le Père Monsabré, il invite tous ceux d'Israël à dépouiller le juif charnel, pour rentrer dans le vrai giron mosaïque.

La porte de l'Eglise catholique, ouverte par Valabrègue, se refermera-t-elle sur lui, ou bien verra-t-elle passer certain nombre de ses coréligionnaires? Quoi qu'il en soit, au point de vue philosophique, cette nouvelle œuvre, pleine d'idées neuves, suivant pas à pas la parole du Christ, n'en restera pas moins une tentative originale et un curieux spécimen de ce que peut produire ce grand creuset de Paris, la fournaise des idées toujours en ébullition.

Sur le terrain de la foi, l'ordre des Dominicains, ces illustres Frères prêcheurs dont la pure éloquence, marchant avec la science, se transmet d'âge en âge, éprouvera satisfaction à avoir semé une nouvelle moisson d'âmes, qui grandit à l'horizon du siècle couchant.

A quand le baptême de M. Valabrègue?

CHOSES ET AUTRES.

Une curieuse habitude du Président de la République:

Tous les jours, au moment de sortir, M. Félix Faure, accompagné de l'officier de semaine, pénètre dans le poste où se tiennent les hommes de la compagnie de garde.

Au commandement de "A vos rangs, fixe!" tous les hommes prennent, suivant le règlement, "la position du soldat sans armes" et le Président parcourt alors la vaste salle, adressant une parole bienveillante à quelques-uns d'entre eux, les interrogeant sur leur pays d'origine et s'intéressant particulièrement aux gradés ayant des médailles de campagnes.

La visite dure parfois jusqu'à dix minutes et, en se retirant, le Président annonce aux troupiers une distribution supplémentaire de vin.

Continuez, Monsieur le Président!

Veut-on savoir jusqu'où peut aller le snobisme parisien? Voici comment se libellent les invitations aux soirées de nos élégants modernistes—et notez qu'il s'agit d'un salon français:

English and other drinks.

Mr. and Mrs. B. Y. will be very pleased of your company at 9 h. 1/2 on the 5th march 1895.

Pourquoi pas en hébreu, tout de suite?

Etymologie du nom Condorcet.

D'après une communication de M. d'Arbois de Jubainville, le nom de Condorcet, sous lequel est connu Jean-Antoine Caritat, marquis de Condorcet, est, dans la langue géographique, le nom d'un village du département de la Drôme.

Le final de ce mot ne remonte qu'au dix-septième siècle; au seizième siècle, on écrivait "Condorces", et cette orthographe attestée aussi au quatorzième et au quinzième siècle, est expliquée par un diplôme de Rodolphe III, roi de Bourgogne, en faveur de l'abbaye de Cluny, en 998.

Parmi les biens énumérés dans ce document, on trouve mentionné le "Castrum condorcense," c'est-à-dire le château bâti au moyen âge sur l'emplacement d'un "fundus" qui, sous l'empire romain, portait au cadastre le nom de son propriétaire primitif: "Condorcus" ou "Condorces." "Condorcus" est un nom propre gaulois, primitivement un adjectif; il veut dire: celui qui voit."

Une nouvelle application de l'électricité.

La machinerie théâtrale est encore dans l'enfance. Tout, ou presque tout, s'y fait par la main de l'homme, à l'aide d'un nombreux personnel, avec beaucoup de bruit, beaucoup de lenteurs et d'imperfections.

Un savant allemand a voulu remédier à ces inconvénients divers. Il a imaginé une série d'ingénieux appareils électriques, destinés à remplacer les machinistes dans la plupart de leurs fonctions; l'établissement des praticables étant à peu près seul excepté. Ces appareils ont été installés au théâtre de la cour, à Munich. De longues et minutieuses expériences ont été faites: elles ont donné d'excellents résultats.

D'ici quelques semaines, on procédera à l'inauguration solennelle, devant le public, de la "machinerie électrique" du docteur Carl Lautenschlæger. La force nécessaire est transmise par la Société d'électricité qui fournit déjà l'éclairage du théâtre.

Bientôt, sans doute, les machinistes deviendront partout inutiles; il suffira, pour accomplir leur besogne, d'un seul homme présent, tour à tour, tel ou tel bouton électrique.

Et l'on ne peut s'empêcher de songer que les machines deviennent terriblement envahissantes. Si, comme il est probable, elles continuent à se perfectionner indéfiniment, il viendra un jour où les hommes n'auront, selon la parole d'un philosophe contemporain, "plus rien à faire qu'à vivre de la vie contemplative".

Le comité de l'Association des journalistes républicains vient de procéder à l'élection de son bureau pour l'année 1895.

Ont été élus à l'unanimité:

Président, M. A. Ranc;

Vice-présidents, MM. Jules Claretie, Alphonse Humbert, John Strauss;

Secrétaire général, M. Lucien-Victor Meunier;

Trésorier, M. Théodore Henry;

Secrétaires-adjoints, MM. Bertol-Graivil, Obermayer.

LE NOUVEL AMBASSADEUR ITALIEN.

M. le comte Tornielli, ambassadeur d'Italie à Paris, vient de présenter ses lettres de créance au Président de la République.

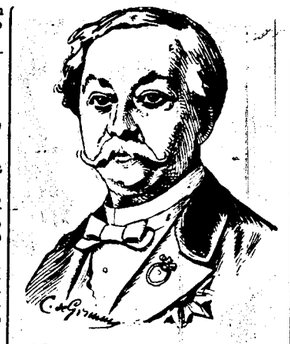
Les honneurs militaires ont été rendus au nouvel ambassadeur, à son arrivée à l'Elysée, par un bataillon du 36e de ligne, avec colonel et drapeau. Les tambours ont battu et les clairons sonné aux champs; la musique du régiment a joué l'hymne national italien.

Reçu au bas du perron par le commandant Germinet, officier de la maison militaire, M. le comte Tornielli a été immédiatement introduit par M. de Bourqueney, chef du protocole, dans le grand salon du rez-de-chaussée, où se trouvait le Président de la République.

M. Félix Faure avait à ses côtés MM. Hanotaux, ministre des affaires étrangères; le général Tournier, secrétaire général de la Présidence; Le Gall, chef du cabinet civil; Blondel, chef du secrétariat particulier; le colonel Chamoin, les commandants Bourgois, Lombard, Moreau et Lagarenne.

En présentant ses lettres de créance, le comte Tornielli a déclaré que "le devoir lui était prescrit de ne rien négliger de ce qui peut contribuer au maintien et à la consolidation de l'amitié si heureusement existante entre l'Italie et la France, ainsi qu'au développement des relations de leur bon voisinage".

M. Félix Faure a accueilli cette promesse par quelques paroles de remerciement.



LE PRINCE LOBANOFF ROSTOVSKI.

Le prince dont nous publions ici le portrait est le successeur de M. De Giers; c'est une des personnalités politiques les plus en vue de la Russie.

Il est né à Moscou le 30 décembre 1824, et descend de Rurik.

Il débuta dans la carrière diplomatique à vingt ans, et fut ambassadeur successivement à Constantinople, à Londres et à Vienne.

UNE LETTRE DE L'AMIRAL GERVAIS.

Le P. Jean ayant fait parvenir son portrait à l'amiral Gervais, celui-ci lui a envoyé une lettre que publie le *Doukhovniy Viestnik* de Saint-Pétersbourg.

Mon père,

Je viens de recevoir, par l'intermédiaire de l'amiral P...., le très beau portrait que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Cet honneur m'est d'autant plus précieux, que vous l'avez fait suivre de quelques lignes aimables et de votre signature.

Je ne saurais assez vous remercier de cette gracieuseté toute particulière, et laissez-moi vous dire que de tous les souvenirs que j'ai rapportés de mon dernier voyage en Russie, celui de mon entrevue avec vous est un des plus chers. Je bénirai toujours l'occasion qui m'a donné la possibilité de vous voir, parce que vous m'avez accueilli avec bienveillance. Je suis fier et profondément touché de cet accueil.

Depuis longtemps déjà, j'avais le vif désir de vous voir et de vous apporter le tribut de ma respectueuse admiration. Ce désir était d'autant plus vif que je tenais à saluer le saint religieux que Sa Majesté le tsar Alexandre III a fait appeler à son lit de mort, qui lui a apporté la sublime consolation de la foi et dont les prières ont adouci les derniers moments du souverain que la Russie vénère pieusement, que la France pleure et que le monde entier estimait.

C'est avec des larmes dans les yeux et le cœur plein d'une inexprimable émotion que j'ai lu le touchant récit de votre voyage à Livadia et des douloureux instants qui ont précédé la mort du souverain juste et bon dont l'âme s'est envolée vers le Très Haut.

Recevez, mon Père, encore une fois, l'expression de ma sincère reconnaissance. Et, puisque vous m'avez exprimé votre sympathie pour la France, donnez dans vos prières si agréables à Dieu, une place à ma Patrie, l'amie bien sincère de la vôtre et aussi à celui qui signe ces lignes avec un profond respect.

GERVAIS.

La scène se passe dans une grande administration de l'Etat; un contribuable très agacé:

—Enfin, monsieur, voilà vingt-cinq minutes que je suis devant votre guichet!

Le préposé sans s'émouvoir:

—Qu'est ce que vous diriez à ma place?.... Il y a dix-huit ans que je suis derrière!

Voyageurs arrivés aux principaux hôtels.

Hôtel Grunewald.—B Friedman, Chicago; Jno C Parker, St Louis; O G Little, J W Pease, Louisiane; A W Gridley, Hosmard, Ill; C T Thuryniand Philadelphie; R H Fall, N Y; Mme W R Vynus, Mobile; J H Wright, Meridian, Miss; W E Sistruck, Montgomery, Ala; Geo O Gay, Chas H Colton, ville; W G Mitchell, Rudock, Lne; H C James, N Brady, Ile aux Vaisseaux; J T Hardie, M C O Rourke, M Cotter, Jos K Callender, Chicago, Ill; S H McLaughton, Ruddock, Lne; W O Hones, Louisville, Ky; A Hagemeyer et femme, N Y; Jno W Frazier, Cleveland, O; M et Mme C L Despaid, N Y; Albert Ball, Galveston, Tex; P F Abrens et femme, Stranton, Ills; Jno A Gangor, P H Griswold et femme, Chicago; M G Eagel et femme, Davenport, Ia; Mme F F Morrill, Master G W Morrill et servante, Newburyport, Mass; Mme Jos Winterbotham, Mlle Winterbotham, Joliet, Ill; A M Drake et femme, St Paul, Minn; W I Belding, Pass Christian; Edw Lyman Bill, H G Moon, New York Geo Sylvester et enfant, Milwaukee; Jeff P Mower Frank Pegott, Chicago; Frank Smith, J F Dough rty, M M Shield San Francisco; A B Bridges, P M Kliny, St-Louis; C S Kilbourn et femme, Auson, Ill; W W Gaunn, Meridian, Miss; E Alcott, Londres Ang, Chas Stone et femme, D J King, New York; Jos Rogers, W Fitzgerald et femme Mme A J Brooks, Chicago, Ill; Raloh Kahn, Shreveport, Lne; O Peckham, Mlle Peckham, Chicago, Ill; S Miller, New York; J G Delaney New York; S P Alexander, Monroe, Lne; H E Allen, Poplarville, Miss; A R Swift, O L Hasty et femme, Geo L Haven, Chicago, Ill; J O Day, St Louis, Mo; Albert Todd, W J Russell, Owasso, Michigan; R Fleming Jones, Havane; Jno Stratton, C H Bond, Cairo, Ill; J F O'Connor, E K Smart, Galveston, Tex; Dell Sachs, Miss; Mme L Hawke, Mlle N Coghanour, Oscaloosa, Tex; Mme N Wright, N O; L F Lebhardt, Denver, Colorado; W D T Cutiss, Boston, Mass; J H Fenley, St-Louis, Mo; W T Sharer, Thibodeaux; E R Slade et femme, S M Scoville J W Winterbotham, Chicago; C L Martin, Cincinnati; G T Zeller et femme, C F Bishop et femme, Buffalo, N Y; Mme Geo Chaplen, Mme W A Jeffers, Leavenworth; J Jno S Holmes, Hannibal, Missouri; R E Hatch St-Louis; C D Kwett, Chicago; W K Baldwin, Canton, Miss; E W Clark et femme Detroits; D H Martyn, St-Louis; O H Taft et femme, Pa; Mme J G Wade, Chicago.

Hôtel Cosmopolitain—B A Oxnard, Cypress, La; James L Hamston, Bay St-Louis; T J Keller, Louisville; W W Brady, Handsboro, Miss; M Bodenhauner, New York; Will Sa ha Grace, Wis; Harry H Woods, M Woods, femme et enfant, Mlle Maude Woods, Mlle Alice Woods, Galveston; Fred Puff et femme, Chicago; C P Atmore, Mme Jo a e Bichel, Mme Gregory M Luce et fils, Jno D Shaffer, Lne; T P Harris et famille, Tyler, Texas; A J Jenkins et femme, W F Entire, femme et fille, Little Rock, Ark.

Hôtel Schmitt—E W Teddle, St-Maurice, Lne; E J Gamble, Natchitoches; H H Stretch, Jno F Dale, Nashville; G F Coppleman, Lne, Harvey L Pitts, New York; Robt Krell, femme et deux enfants, Milwaukee; C A Smith, Minneapolis; J Nauheer, New York; C A Knight et famille, Paducah, Ky; T G Redding, Baltimore; J J Pickett, Cincinnati, D Lemmer, Marshall, Texas; S R Broderick, Paris Texas; L E Farnham, New York; J T Mills, Meridian, Miss; W G Allen, Boston; John O Parker, Denver; W A Mosby et femme, Milwaukee, Wis; J A Costes, N Y.

C. LAZARD & CO, LDT.
LES ANCIENS ET POPULAIRES
Marchands de Vêtements Confectionnés
D'ARTICLES DE TOILETTE
ET DE CHAPEAUX.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Canal et North Peters.
10 mars—1 an—Dim Mar Jeu Sam

Société Française du 14 Juillet.

AVIS.

L'Ecole primaire, (Français et Anglais,) gratuite, fondée le 6 février 1895, par la Société du 14 Juillet, devant s'ouvrir le 18 mars prochain, la Direction informe les parents qui désireraient y envoyer leurs garçons, qu'ils auront seulement à en adresser la demande par écrit, à Mlle Léona Querrouse, Directrice de l'Ecole, rue St-Louis 17, N. O.

Seront admis, gratuitement, tous les garçons, au moins de 7 ans sachant lire, et sans distinction de nationalité.

Des demandes d'admission, en Blanc, sont déposées 1° chez la Directrice de l'Ecole; 2° chez M. Léonard, professeur adjoint, 46 rue St-Pierre; chez M. R. Senac, coin Conti et Bourgogne, et chez M. E. Rivoire, rue Royale, coin Dumaine.

Nouvelle-Orléans, 28 février 1895.

Le Secrétaire. J. E. RIVOIRE. Le Président. R. SENAC.

28 fé—mars 1 3 5 7 9 10 12 14 17

Téléphone No 408.
F. LAUDUMIEY & CO
LIMITÉ.
F. LAUDUMIEY, Directeur.
Entrepreneur de Pompes Funèbres
Bureau: 1128 et 1130, Avenue Nord Hemparts. Ecuries: 1116 à 1120 rue St-Claude, près Ursulines.
VOITURES POUR BALS, MARIAGES, PARTIES DE PLAISIRS, ETC.
John St-Paul, Président.
John B. Byrne, Vice-Président.
Chas. L. Boudousquié, secrétaire et Trésorier.
Bureau de Directeurs: F. Laudumiey, P. Alph Rabouin, Chas. A. Delery, J. F. Meunier
20 fév—1 an

W. G. COYLE & CO.,
CHARBON. COKE.
Pittsburg, Anthracite, Alabama, Cannel et Coke de Gaz et Combustible.
Charbon en chalands pour planteurs sucriers.
BUREAUX.
Nouveau No 323 rue Carondelet,
Ancien No 47, coin Union.
1er sept—6 m—Dim mar ven

JULES ANDRIEU,
—Successeur de—
ROCHEREAU & ANDRIEU,
AGENT D'AFFAIRES,
Nouvelle-Orléans, La.
P. O. Box 113. 29 jan—1an

A VENDRE.
Tourteaux de Graines de Coton et Ecales de Graines de Coton.
PUECH & FRERET,
Nouveau Numéro 634 Rue Gravier.
7nov—6m dim mar ven

LIBRAIRIE FRANÇAISE
IMPRIMERIE et CABINET DE LECTURE
L. DERMIGNY,
126 West 25th St. N. Y.
Succursale: MONTRÉAL 1609 RUE NOTRE-DAME.
Seul Agent et Dépositaire du *Petit Journal* et de journaux français.
Romans et Livres de fonds prix de Paris.
Nouveautés, Publications diverses. Parois sieus romains, Gravures, Musique, Chansons, etc
Editeur du *Guide de Poche* franco-américain, contenant outre de nombreux renseignements utiles, une carte en deux couleurs des Etats Unis.—Prix 25 cents. 9 fév—

Bureau de la Compagnie du Chemin de fer d'Orléans.—Encoignure des rues White et Laharpe—Nouvelle Orléans, Lne., le 4 février 1895—Avis est par le présent donné aux actionnaires de la Compagnie du Chemin de Fer d'Orléans, qu'une réunion spéciale des actionnaires est par le présent appelée pour le 8me jour de mars 1895, à midi, au bureau de la compagnie, dans le but de prendre en considération l'opportunité d'autoriser le bureau des directeurs d'émettre des bons de la Compagnie jusqu'à concurrence de trois cent mille dollars, ($300,000 00) devant être garantis par hypothèque sur les biens mobiliers et immobiliers de ladite compagnie. Les dits bons devant servir à la construction et à l'achat du matériel d'un chemin de fer électrique sur les voies ferrées de ladite Compagnie et pour acquitter la dette hypothécaire existant actuellement contre la compagnie.

L. N. PETITPAIN,
5 fév—5 au 8 mars ino Secrétaire.

ANT. CASTEL
Annonce à ses amis et au public en général, qu'il a fait l'ouverture de son magasin de faïence et d'articles de ménage,
LUNDI, LE 8 OCTOBRE 1894,
à son nouveau local, encoignure des rues
ROYALE ET DUMAINE.
Stock complet et des mieux assortis. Prix modérés, comme courtois et empressés. Il saisit cette occasion de remercier le public de son patronage passé, et il espère qu'il le lui continuera l'avenir. 1er sept—1 an

Bureau du Trésorier de la Ville de la Nouvelle-Orléans.—Nouvelle-Orléans, le 7 février 1895.—Avis—LES LICENCES DE VILLE POUR 1895 deviennent délinquantes le 28 FEVRIER, après cette date; y a une pénalité de 2 POUR CENT PAR MOIS d'intérêt. Les PLAQUES POUR LES VEHICULES et les FERRETS POUR LES CHIENS sont aussi prêts pour être délivrés à ce bureau. Veuillez venir sans délai vous procurer votre licence, ou plaques, et éviter des frais inutiles.
CHAS. H. SCHENCK,
7fév—22f Trésorier de Ville.

Veuve LOUIS FRIGERIO,
OPTICIEN, annonce respectueusement à ses amis et à sa clientèle qu'elle est prête maintenant à les recevoir dans son nouveau magasin, nouveaux Nos 1019 et 1021 de la rue du Canal. En connection avec son département d'objets de marine et d'ingénieur elle a reçu un stock nouveau et varié d'articles d'optique et de bijouterie, tels que Diamants, Montres, Jumelles, etc., etc., qu'elle vendra à bien bon marché. Un opticien expérimenté est au service de ses clients sans frais.
11 nov—1an

AMUSEMENTS.

THEATRE ST-CHARLES
Prix Réguliers.—Ce soir et toute la semaine, Matinées mardi, jeudi et samedi.
HALLEN & HART:
Secondés par des artistes éminents, dans leur grand succès LATER ON:
Tout est nouveau, agréablement et brillant.
La fleur des comédies.
La semaine prochaine—COON HOLLOW.
5 mars—5f

ACADEMIE DE MUSIQUE.
Ce soir, et toute la semaine—Matinées Mercredi et samedi à 1 heure P. M.
La Reine de la Gaieté de l'Amérique
FANNY RICE
Et sa Compagnie choisie dans son grand succès
NANCY.
La semaine prochaine—A TEXAS STEER.
5 mars—5f

AUDITORIUM,
Encoignure des avenues Canal et Carrollton, deux exhibitions par jour: à 2.30 heures P. M. et 8.30 heures P. M., HAGENBECKS animaux dressés et cirque Zoologique, la sensation du Worlds Fair. Prix: 25c, 50c 75c, $1.00; Enfants, moitié prix. Vente des sièges au magasin de musique de Grunewald, 715 rue du Canal.
17 fév—

Crescent City Jockey Club.
RÉUNION D'HIVER
Commençant le 5 Décembre 1894. Continuant
100 JOURS.
CINQ COURSES PAR JOUR.
PLUIE OU BEAU TEMPS.
C. H. BUSH, Directeur.
SHERIDAN CLARK, Secrétaire.
R. W. SIMMONS, Juge Président.
Les courses commencent à 1.30 P. M. Prix d'admission au "Grand Stand," 50 cents.
4 déc—4m

LE FRANCO-LOUISIANAIS,
JOURNAL HEBDOMADAIRE
PARAISSANT LE SAMEDI.
Spécialement dévoué aux intérêts des populations françaises de la